

Les mousquets de vos soldats sont-ils chargés ? — Occupez-vous de ce qui vous concerne, monsieur, dit l'officier en s'asseyant à la proue avec une insouciance affectée. Je connais mon devoir, et je sais ce que j'ai à faire pour l'exécuter."

Giuseppe fit le signal du départ, et la nacelle, poussée en avant par les vigoureux efforts de ses deux rameurs, fendit avec vitesse les flots de l'Adriatique, malgré la pesanteur de son chargement. Le patron lui fit exécuter à l'instant même plusieurs voltes qui firent bouillonner l'eau des lagunes jusqu'au bord de la nacelle.

— Que signifie cette manœuvre ? s'écria l'officier qui était plus ému qu'il ne voulait le paraître de la témérité du gondolier ; ce n'est point ici le moment de faire de semblables évolutions. Marchons droit et vite, car nous sommes pressés.

— J'ai, ne vous déplaise, mes devoirs à continuer aussi, répliqua Giuseppe en souriant. Mais ne prenez aucun ombrage de ma conduite et soyez convaincu que mes efforts tendent au même but que les vôtres, quoique vous ne connaissiez guère mieux celui de votre mission que ces deux rameurs qui s'évertuent dans ce moment pour gagner leur salaire."

Ferdinando, mécontent de la conduite et des manières du patron, se sentit le désir de rappeler ce personnage subalterne à la modestie de sa condition. Mais comme il se trouvait, ainsi que lui, dans ce moment, sous les ordres immédiats du conseil suprême, il réfléchit à la bizarrerie dont les chefs de l'Etat donnaient chaque jour mille témoignages pour arriver aux fins de leur politique astucieuse, et l'idée que Giuseppe n'était point en réalité ce qu'il paraissait être, vint effleurer son esprit.

— Chargez vos carabines, dit-il après un moment de silence aux deux soldats qui se tenaient debout de chaque côté du pavillon fermé de la gondole, et n'hésitez pas à faire feu sur mon commandement ; quand même, ajouta-t-il avec quelque dédain en montrant Giuseppe,

je vous désignerais le patron de cette gondole."

Giuseppe fit un signe de tête approbatif.

La nacelle ne tarda pas à s'arrêter devant la demeure de signora Barilletta. L'officier consulta de la nouvelle ses instructions, et lorsqu'il se fût assuré qu'il ne se trompait point de maison, il descendit avec l'un des soldats sur le petit escalier qui conduisait au vestibule. Ferdinando, introduit dans la chambre de la sage-femme, trouva la comtesse Anina maquillée et couverte d'une mante dont les plis ne permettaient point aux formes et aux vêtements de trahir l'âge ou la condition de celle qui était ainsi déguisée.

— Est-ce vous, madame, dit le capitaine en s'inclinant, qui avez réclamé l'auguste patronage du conseil des Trois ?"

La dame baissa la tête sans rien dire, et comme Ferdinando lui offrait son bras, Anina, en acceptant cet appui, ne put se défendre d'un tressaillement qui sembla communicatif, car l'officier chancela sur lui-même et se retourna, plus rapidement que la politesse ne le permettait, du côté de la dame confiée à sa garde. Mais une réflexion presque aussi soudaine que ce mouvement fit expirer sur ses lèvres les paroles qui s'y pressaient déjà.

— Qui que vous soyez, madame, murmura-t-il d'une voix émue, soyez sûre de mon dévouement, et si quelque péril menaçait votre traversée, croyez que je mourrais avant qu'il vous fût fait aucune violence."

L'inconnue répondit à ces paroles par une pression presque imperceptible de la main ; un instant après elle était dans le pavillon de la gondole. Lorsqu'elle fut entrée, Ferdinando hésitait à en fermer la porte ; Giuseppe fit un signe au capitaine.

— Il me faut la clef de cette porte, dit-il.

— Je la garderai moi-même, répondit le capitaine.

— Exécutez les ordres du conseil, mon officier ; ici chacun pour soi.

— Tiens, murmura Ferdinando, en obéissant